

Théâtre du Radeau *Par autan*

Mise en scène, scénographie
François Tanguy

REVUE DE PRESSE
janvier 2023



Par autan © Jean-Pierre Estournet

Théâtre du Radeau
2, rue de la Fonderie 72 000 Le Mans + 33 (0)2 43 24 93 60
martine.minette@leradeau.fr

<i>Le Théâtre du Radeau poussé par les vents de l'histoire</i>	4-5
Gérard Mayen	
LOKKO	
18 mai 2022	
<i>Le Radeau – par ce vent qui est le nôtre</i>	6-7
Malte Schwind	
L'insensé	
30 mai 2022	
<i>Un vent familier qui déboussole encore</i>	8-9
Clara Chretien	
L'insensé	
12 juin 2022	
<i>Par autan » : l'insaisissable souffle du Radeau</i>	10
Jean-Pierre Thibaudat	
Le club MEDIAPART	
12 juin 2022	
<i>Par autan : les vents porteurs de François Tanguy</i>	11-12
Vincent Bouquet	
sceneweb.fr	
13 novembre 2022	
<i>Par autan de François Tanguy : une magnifique invitation à la rêverie et la divagation poétique</i>	13
Manuel Piolat Soleymat	
la terrasse	
23 novembre 2022	
<i>Critique de théâtre</i>	14-15
Véronique hotte	
Hotello	
29 novembre 2022	
<i>François Tanguy: Walser, Kafka, Tchekhov et les autres...</i>	16-17
Hugues Le Tanneur	
TRANSFUGE	
29 novembre 2022	
<i>Un vent de folie souffle sur le Radeau</i>	18-19
Marie Josée Sirach	
l'humanité	
5 décembre 2022	
<i>« Par autan », les fantômes du temps de François Tanguy</i>	20-21
Fabienne Darge	
La Monde	
12 janvier 2023	
<i>Critiques // Par autan</i>	22-23
Nicolas Thevenot	
Un fauteuil pour l'orchestre	
14 janvier 2023	

Pour la clôture de saison à Grammont, le metteur en scène François Tanguy crée "Par Autan". Comme emportée par les déchirures d'une culture européenne encore riche de ses feux, mais frisant l'épuisement, la pièce sera en grande tournée toute la saison prochaine, notamment à l'affiche du Festival d'Automne à Paris.



Crédit photo : Jean-Pierre Estournet.

Toujours se méfier des apparences. Au premier coup d'oeil, c'est le mot de "bric-à-brac" qui vient à l'esprit, pour caractériser le plateau qu'on découvre, où va se jouer la pièce "Par Autan". Celle-ci est la nouvelle création du Théâtre du Radeau, basé au Mans, ses premières représentations se donnant au théâtre de Grammont à Montpellier. Voilà qui n'était pas initialement prévu. Voilà qui porte la marque tangible des années Covid, avec les aléas dans les plannings de production, que cette crise a induits.

Belette empaillée, vieilles tapisseries

Belette empaillée. Estrades et passerelles. Parois translucides. Portes dérobées. Tentures à foison. Vieilles tapisseries. Engins de projection rétros. "Bric-à-brac" disait-on, à propos de cette atmosphère matérielle d'un théâtre un peu ancien, d'humeur à tréteaux, qui d'ailleurs se nourrira de textes empruntés à Dostoïevski et Tchekhov, Kleist, Kafka et Kierkegaard, de l'autre siècle (et encore Shakespeare).

Plutôt qu'au premier coup d'oeil, faisons confiance à une observation plus patiente. Alors tout se révèle savamment ordonné, comme une orchestration de lignes directrices du regard : des parallèles, des sécantes, des transversales, des horizontales, des verticales. Il s'y dégage des plans, des arrière-plans, des volumes, des alvéoles, des espaces dérobés, des perspectives de fuites, des recoins, des échappées, des entrées et sorties multiples. On s'est trompé dans les lignes plus haut. Il ne s'agit pas là du décor où va se jouer la pièce "Par Autan". Il s'agit intégralement d'un univers plastique vivant. Lequel est constitutif de "Par Autan". Cela tout autant que le matériau-texte, ou la chair actante, ou le son ciselé.

Une princesse tenue prisonnière

Les premiers mots qu'on entend sont dits par une comédienne. On ne la voit pas physiquement présente sur scène. Pourrait-il s'agir d'une voix off, préalablement enregistrée ? Or cela sonne d'une diction infiniment claire, comme très proche. Cet effet de détachement lointain, et pourtant d'immédiateté partagée, favorise une écoute en élévation, troublante. Tout s'entend comme une simple description, sobre, mais qui emporte haut l'imagination : *“Dans une grande ville, une cour éclairée par la lune. Au milieu de la cour, une caisse en fer. Une partie chantée qui vient de l'intérieur et qu'on entend jusque dans la salle de spectacle. Un lion attaché à une chaîne. Une épée à côté de la caisse. Une forme sombre, indistincte, un peu plus loin. Le chant, c'est à dire une jeune et belle femme, se penche là-haut à une fenêtre éclairée par une lampe, tout en continuant à chanter. Il semble qu'il s'agisse d'une princesse de sang royal tenue prisonnière ou d'une cantatrice d'opéra.”*

Ces lignes sont de Robert Walser (dans “Tableau vivant”). Aux côtés de ceux déjà mentionnés plus haut, il sera l'écrivain le plus abondamment entendu, extrait après extrait, au fil de la pièce “Par Autan”. Son écriture est limpide. Descriptive. Or merveilleusement suggestive, par-delà la surface apparente. Walser brûlait d'une vocation théâtrale, mais contrariée. Il se réalisa dans l'écriture poétique. Une vie nomade le vit prendre part aux avant-gardes de son temps (à la jointure des XIX^e et XX^e siècles), survivre de métiers modestes, finir longuement derrière les barreaux de la psychiatrie. Entre théâtre et poésie, sobriété descriptive et envolée imaginaire, une friction liminaire nous dit sans doute beaucoup du théâtre rugueux de François Tanguy et de son Radeau.

Sous l'apparence fânée évoquée plus haut, il n'y a rien de plus contemporain en fait, que ses principes d'écriture scénique. Tout se joue quant à la place dévolue au texte. Dans le premier tableau qu'on a décrit, il y a bel et bien des comédiens. physiquement présents sur scène. Mais leur rôle semble être, eux aussi, non pas de jouer à cet instant, mais d'écouter le texte qu'on entend, tout à l'instar des spectateurs eux-mêmes. Frontalement, ils nous regardent regardant. Expérience émotionnelle intégralement partagée, renversée, questionnée. Tout du long, ces artistes seront costumés d'époque, mais de guingois, entre gros drap, vieux cuir et dentelle élimée, aux couvre-chefs peu arrimés, parfois extravagants, flottant dans les univers du mime ici, du burlesque là, même au bord du loufoque.

Une énigmatique situation

Ils jouent une énigmatique situation présente. Absolument présente. Le plasticien américain Frank Stella disait : *“Ce qui est à voir est ce que vous voyez.”* Certes, il s'exprimait précisément à propos des principes minimalistes en art. Mais on peut l'élargir à toute une recherche contemporaine plus générale. Dans “Par Autan”, on se fourvoierait à vouloir suivre un texte, comme des animaux domestiques suivent un maître. Ces textes, ces extraits, forment une mosaïque d'éléments en friction, ici avec valeur de méditation philosophique, ailleurs de pure vibration poétique, là momentanée de péripétie narrative. Devant cette forme d'orchestration de la pensée, renonçons à la volonté de comprendre par les seules voies de l'intellection.

Un temps patient s'articule et sans doute trouvera-t-il mieux son rythme de transitions au fil des représentations prochaines. Tandis que cela semble s'étirer, les événements foisonnent en fait, si l'on s'attache au moindre geste qui vaut action, à la partition musicale incroyablement travaillée (y compris au piano en live sur le plateau), et à un sens labyrinthique, relancé d'extraits en extraits, par embardées, césures, butées. Théâtre chahuté de son théâtre même. C'est avec ce radeau là qu'il faut divaguer.

L'Ukraine forcément

Fabuleusement précise en fait, cette grande écriture scénique, plastique et chorégraphique, autant que littéraire ou comédienne, a aussi ses montées en puissance. Cela par exemple lorsqu'une soufflerie soulève rideaux et voiles en tempête, qu'affrontent les personnages dans un mime de résistance physique obstinée. On a alors pensé à l'autan, aux Treize Vents, au temps. Climat. Époque. L'Ukraine forcément. Tanguy avait fait partie des grévistes de la faim, avec Mnouchkine, avec Maguy Marin, Olivier Py, François Verret, contre le siège de Sarajevo, en 1995 au Festival d'Avignon.

Il semble bien que le théâtre artisan de “Par Autan” poursuive une accumulation somptueuse des signes d'une culture européenne encore riche de ses feux, mais frisant son épuisement, en beauté, tandis que ses fissures se font terriblement inquiétantes.



Image de Jean-Pierre Estournet « Par autan – Photo de répétition Feb22 »

Le Théâtre du Radeau a créé *Par Autan*, ce 17 mai 2022 au Théâtre des 13 vents à Montpellier. Une tournée est prévue pour la saison prochaine.

Oh si les humains, tous les humains, voulaient ne rien reprocher qu'à eux-mêmes, et uniquement à eux ! était la phrase qui frappa mes oreilles et comme la porte qui m'ouvrait au labyrinthe du minotaure (mais ce serait se tromper de spectacle ; de spectacle sans doute, mais pas de travail, pour celles et ceux qui se rappelle *Item*). Non, ç'aurait plutôt été un souffle, et les rafales du « vent du diable » m'emportèrent. C'était Walser, le bon vieil ami. Il n'y a que Walser qui peut avoir ce genre de souhaits si beaux et si simples qui renversent un monde.

Trois fois, au moins, il souffle. Et cette figure, une fois, qui s'y affronte avec un tableau dans la main droite, contre les vents de l'histoire. Ce n'est pas pour rien que l'autan est surnommé le « vent du diable ». Ainsi rodèrent les figures assassines, à cloche-pied, pour abattre ou ne pas abattre. On voudrait bien se déchausser d'un soulier pénible. Il y a alors encore ce particulier-là. Cette dame, avec un parasol dans la main gauche, le tableau dans la main droite, le vent d'en face. On se demande qu'est-ce qui la lie à cette vieille croûte. Et apparemment sans utilité, sans un sens intelligible, elle se bat contre ces forces. Autant que ce vent d'autan est emplie de désir, comme pour répondre à cette chanteuse qui étouffe dans le texte de Tchekhov : « Donnez-moi de l'atmosphère ! Auprès de vous, j'étouffe ! », autant qu'il est emplie de désir, dis-je, autant on dirait que ç'aurait été mieux pour eux et pour nous qu'il souffle de l'autre côté. On l'aurait eu dans le

dos. Ça aurait été plus simple d'avancer. Mais l'histoire n'est pas faite ainsi. On porte un tableau contre vent et marais, un tableau d'art ou une croûte sans intérêt (il ne s'agit ici évidemment pas de patrimoine, on l'aura compris), quelque part, contre vents et marrés (les rideaux y voguaient comme la mer) pour qu'il finisse accroché sur un pauvre mur minable. Mais on l'aura porté. Ça aura été notre fardeau et notre ardeur.

Souvent je dois penser, mais cela vaut depuis longtemps chez le Théâtre du Radeau, aux bouffonneries de Till Eulenspiegel et ses camarades. Un de ses ressorts est prendre les choses à la lettre. La moitié de l'inventivité du Théâtre du Radeau vient de cette chose bête qui est de prendre les choses à la lettre et de faire ce qui est écrit. *Il porte des bottes impeccablement cirées qui lui montent à mi-hauteur des jambes, qu'il tient bien écartées...* et Frode Bjørnstad écarte un peu plus les jambes. Mais à travers cette bêtise, il vaudrait mieux dire, cette idiotie, se construit une pensée et une nouvelle intelligence qui tourne au ridicule ce qui prétend être intelligent en « comprenant » les mots. C'est là le propre du Théâtre du Radeau qui construit une pensée par la matière, en laissant les choses un peu tranquilles avec les mots. Et les mots tranquilles avec les choses. Il n'y a pas de subordination de signification. Mais tout le monde qui a déjà fait du théâtre ou a vécu quelconque processus de création, connaît cette instant où la matière mis en mouvement produit ses propres liens, associations, trouvailles. Souvent, on ne laisse pas grand place à l'autonomie de la matière, ici, au Radeau, c'est la seule chose à laquelle on aspire. Tout le reste serait de la triche, une fixation arbitraire, morbide, arrogante, dogmatique. Et dès lors on comprends pourquoi François Tanguy a absolument besoin de cet espace, ce décors emblématique. Il doit y avoir un plan de la matière qui puisse déployer sa pensée. Dans un « espace vide » comment serait-ce possible de se défaire du surplomb du mot et de sa signification ? Non, il faut des costumes, des tables, des bancs, des cadres, des profondeurs, des lumières, des canapés, des rideaux, des fenêtres. Et il faut des bruits et de la musique (un énième chapeau à Éric Goudard) pour que le costume tombé ici peut nous montrer le « général » que « La Noce » nous indiquait de chercher, depuis des mois. Et à croire, malheureusement, entre les vents de notre histoire, par ce vent de diable de notre temps, que le seul « générale » que ce monde puisse trouver soit un général, qui d'ailleurs n'en est même pas un pour de vrai, mais peu importe. Restent les épées qui rodent et peut-être la beauté de la chute de la lune et de la rouge étoile. *C'est une parure éblouissante.* Et reste cette bêtise et cette beauté, on pourrait peut-être dire cette bêtise, du théâtre qui n'a pas encore fini avec l'enjeu de Till : décontenancer, désarmer, défaire toutes sortes de transcendances possibles.

Pour finir, François Tanguy pose devant un rideau qui cache mal, voire pas du tout, la scène, comme pour « tirer rideau », un bouquet de fleurs devant la salle réunie. Certains penseront aux obsèques. Et si c'était seulement un geste pour célébrer cette aventure du Radeau qui a écrit un bout d'histoire et remercier celles et ceux qui l'accompagnent, qu'on reconnaît de loin en loin dans la tempête ?

« Par autan », un spectacle du Théâtre du Radeau créé le 17 mai 2022 au Théâtre des 13 vents à Montpellier.

Au cœur des 13 Vents, à peine entré dans la salle, on découvre, sur la scène, une multitude de morceaux de décors déjà aperçus dans de précédents spectacles de cette compagnie. Transportés ici par le vent de la haute mer, par l'autan, des pans de murs, des morceaux de tissus, un banc en bois, des meubles et des objets apparemment échappés de quelques greniers, composent ensemble un nouveau bout d'univers, une nouvelle pièce qui vient agrandir encore l'architecture complexe de l'œuvre du Radeau.

Soudain, un homme se met à parler, il dit des mots de Walser, il a l'air de nous conter quelque chose... Et comme emportés par ces mots, ou bien pour y répondre, l'un, puis l'autre, puis d'autres êtres, sur la scène, s'animent et s'expriment. Dans un second espace que dessinent des panneaux de bois, à l'arrière-plan, la silhouette d'un homme joue du piano. Bercée par la musique des mots et de l'instrument, apaisée aussi par la douceur des lumières, je plonge dans une rêverie au cœur de laquelle des textes, des tableaux, des gestes, enfin ce que je regarde et ce que j'entends, se mêlent à mes propres pensées vagabondes.

Et puis brusquement le vent souffle, et le vent réveille et sur la scène des êtres luttent contre ce vent, ils s'acharnent à aller à contresens et les vêtements virevoltent et le parasol de la dame se cabre au premier plan. L'autan, on dit de lui qu'il rend fou et dès qu'il ressurgit, car sur le plateau il revient plusieurs fois, il interrompt le geste et la parole, les disloque ou les détourne et en dépose de nouveaux. Surtout, il est irrégulier et par le chant d'une femme ou bien par l'apparition soudaine du Prince de Hombourg, il renverse, encore et encore, ceux d'entre nous qui veillaient secrètement.

Régulièrement assailli par le vent, le plateau de Par autan est d'ailleurs en constante métamorphose. Le réagencement permanent des panneaux, des objets, des planches et des costumes, enfin de la matière, semble abolir toute immobilité. Pris dans ce même tourbillon, les textes se succèdent de plus en plus vite : Dostoïevski, Kafka, Shakespeare, Walser encore, Kierkegaard, Tchekov...

Emportés dans le mouvement des siècles, des langues et des images qui tournoient ensemble, nous observons que ces éléments scéniques se rencontrent et font écho. Avant les mots de Kleist, ce sont ceux de Walser et la présence d'un homme habillé noblement sur le devant de la scène qui font exister ce fameux Prince de Hombourg. Au travers de la quantité de matières et de paroles que le Radeau dépose une nouvelle fois sur la scène, notre regard se fraye un chemin et découvre des éléments qui, en se frottant les uns aux autres, composent ensemble leur logique propre.

Mais dans cet espace où tout se modifie constamment, rien n'est jamais certain et rien ne garde sa définition. Ainsi, le mot « général », qu'on entendait un peu plus tôt, dans un texte de Kierkegaard comme le contraire du « singulier », réapparaît autrement, annoncé par un personnage de La Noce qui traverse le spectacle : « Écoutez, le général arrive... J'ai fini par en trouver un... Je suis sur les rotules. Un général authentique, majestueux, comme ça, vieux dans les quatre-vingts ans, je parie. C'est pas un général, c'est un tableau. ». Et alors on ne sait plus très bien ce que signifie ici le mot « général », mais il est désormais évident que

posant (ou posé) sur le devant de la scène, il y a là, devant nous, en personne, un général qui compose un tableau. Comme s'il triomphait du sens, il a l'air victorieux, et les autres sur la scène, et nous même qui découvrons ce personnage qui tombe sous le sens, nous nous réjouissons de voir apparaître ce qui prend forme dans le chaos.

S'ils jouent parfois avec les mots pour en décomposer le sens, par moment, les acteurs du Radeau les jouent aussi tels qu'ils s'entendent. Il y a, dans cette manière de prendre les mots à la lettre, quelque chose d'évidemment drôle. Ainsi, lorsque Vincent Joly, avec les mots de Fritz Kocher, affirme « Vous allez rencontrer un personnage important, une sorte de Rübezahl... C'est le patron de l'endroit et vous ferez bien de lui tirer votre chapeau », on est ravi de voir, à l'unisson, l'ensemble des autres acteurs présents sur la scène, tirer leur chapeau en direction de la silhouette du pianiste dont on ne connaît pas encore le visage. Décontextualisée, cette phrase, redoublée d'un mouvement qui la surligne, s'échappe du texte pour s'inscrire autrement sur le plateau. Dans *Par autan*, avec beaucoup de gestes bouffons (comme ceux de cet homme, qui, au second plan, le pied en l'air, peine à se chausser) et de gaieté, le vent du Radeau porte ainsi sur scène des bribes de matières familières qu'il détourne pour donner à voir le chaos d'un monde en train de se faire. Et il me semble décidément que c'est aussi ce comique des mots et cette bouffonnerie qui nous permet d'accueillir avec enthousiasme la recomposition de nos souvenirs et la dislocation de nos certitudes.

C'est peut-être aussi grâce à ce caractère comique que finalement, lorsque cessent les bourrasques et que le spectacle, dans la douceur d'une semi-obscurité, se termine, je continue d'être secouée par les tableaux qui ont défilé devant mes yeux et qui s'entrechoquent encore dans ma tête. Il me semble alors que ce drôle de chantier que je viens de voir se poursuit, et que les acteurs, les images et les textes de *Par autan* continuent de troubler et de déformer les nouveaux souvenirs et les nouvelles pensées qui m'assaillent.



Image de Jean-Pierre Estournet « Par autan – Photo de répétition Fev22 »

Tous les deux ans, le guignol remet ça. Cette fois, François Tanguy et le Théâtre du Radeau nous embarquent poussés par le grand vent de « Par autan ». Des planches aux moustaches postiches, des cadres mobiles aux robes enchiffonnées, as de la bricole recyclée, les gens du radeau font du neuf avec du vieux en grands maîtres de l'éruptif à tout va. Un voyage plus enjoué que jamais. Ô merveille !

Ils sont assis sur un banc face à l'immensité, ils se serrent, se , expulsent le dernier, increvable gag. Ça revient, ça remet ça, glisse, pirouette. Plus tard, dans les épaisseurs de leur accoutrement, ils prendront place sur des chaises de cuisine dépareillées, entre deux planches, deux panneaux. Et ce petit paysage peint là bas au fond sera emporté dans la soudaine tourmente .

Les moustaches extravagantes des uns, les coiffes tournicotées des autres sont des nids à petits vermisseaux histoires, les cuissardes comme les rideaux et les gilets sont faits de pièces rapiécées, rafistolées. Idem les gants, les chapeaux. Les robes déploient leurs frissons comme tombées de vieilles malles au sortir de la nuit. Idem les papiers peints, idem les cadres tendus de tissus ou de voiles plus ou moins transparents, idem les tableaux de s champêtres, Item les fils et les filins où transitent des rideaux en toile à matelas, idem la viole qui joue du piano, idem l'animal empaillé que ne fait que passer .

Faut il voir dans un semblant de table à repasser posée sur la table au tout début un clin d'œil fraternel ? Tout passe et repasse dans les spectacles du Radeau. Les mots comme les corps dans un splendide vieillissement du même dont on ne se lassera jamais, et le bonheur de voir de nouveaux corps entrer dans la danse. Les paniers immémoriales du théâtre ne chôment pas, le vent d'autan impose, par bourrasques, son tempo. Ça vrille, ça gicle, ça lutte contre le vent. Les chapeaux, les frisettes, les rideaux, les filins, les planches de bois qui inclinent les corps et les destins sont derechef à la fête. Qu'est-ce donc que cet apparent bric à brac ? Un bricolage ébouriffé me disait un jour François Tanguy.

C'est un écrin, un bac à sable, un abri pour la nuit, une dérive temporelle en barque, un carrefour où les chemins bifurquent et où les mots, comme des petites loupottes, s'avancent en guirlande émettant des signes par intermittence.

Robert Walser, l'ami de longue date, est venu avec une musette de textes brindilles, quelques appeaux, des brandons, tel les yeux d'un homme parlant « le langage muet du désespoir » tandis que sa bouche sourit avant que la cantatrice ne « pose sa main comme une caresse sur la tête de l'enfermé ». Ou bien ces mots de Robert au chevet de Kleist : « comme pressé d'annoncer un malheur, un vent de tempête fait irruption et ne trouve plus la sortie ».

Compagnon de route des jours anciens, veillant en coulisses sur le vieux temple en bois, Shakespeare, dans sa langue, fait un pas de deux et remet ça. Dostoïevski comme Kierkegaard s'accourent au bar en ruminant. Tchekhov en bon météorologiste du monde comme il va, soulève son lorgnon : « *on étouffe ici, il va sans doute y avoir de l'orage* » ou plus loin toujours dans *La noce* ; « *donnez moi de la poésie ! Et lui, rebelle, attend l'orage comme s'il apportait la paix. Donnez-moi un orage !* ». Ça remet ça, ça glisse, De Beethoven à Gueorgui Sviridov, les musiciens ne sont pas les derniers Ça file par des chemins de fuite, des gags se souviennent du cinéma muet, un pas de danse à peine esquissé et déjà anéanti, un saga de gestes bricoles, une mémoire à vue, ouverte aux vents. Le temps est, étrangement à l'allégresse.

On retrouve Laurence Chable et Frode Bjørnstad (présents dans presque tous les spectacles de Tanguy), Martine Dupré, Vincent Joly et Erik Gerken (déjà dans *Orphéon*, *Cantates*, *Item*) et deux nouveaux venus, Samuel Boré (au piano) et Anaïs Muller ; ancienne élève de l'école du TNS. Fidèles d'entre les fidèles, François Fauvel (lumières) et Eric Goudard(son) accompagnent une fois le plus François Tanguy.

Avec son fidèle équipage, le capitaine du Théâtre du Radeau continue de voguer dans son univers théâtral où, à rebours du temps présent, tout concourt à parler aussi bien à l'intellect qu'à l'âme.

Coincée entre un bar-tabac, un club de gymnastique et une pizzeria bonne à tout faire, La Fonderie ne laisse rien paraître au premier regard. Ancien site industriel transformé en succursale automobile dans les années 1960, l'endroit n'a pas franchement l'allure d'un lieu culturel. Et pourtant, depuis 1985, le Théâtre du Radeau de François Tanguy en a fait sa base arrière, son lieu de création plus que de représentation, où il invite à intervalles réguliers d'autres compagnies pour leur offrir ce qui leur manque souvent cruellement : de l'espace et du temps. En poussant la porte de ce local atypique, on découvre un décor à l'état brut, où quelques guirlandes contrebalancent la froideur des parpaings, où le café et les sirops sont en libre-service sur le comptoir du bar, où les billets se règlent encore sur place et en espèces. Y flotte le doux parfum d'une liberté surannée qui attire les foules : ce vendredi 11 novembre, comme les quatre jours précédents, le dernier spectacle de François Tanguy, *Par autan*, affiche complet. **À 5 euros la place, en tarif unique, il faut dire que l'expérience a la saveur de celles que l'on offre.**

Plus avertis que néophytes, les spectateurs manceaux paraissent, à les entendre discuter dans le hall, connaître la singularité du travail du maître des lieux. « *Tu vas voir, c'est très musical* », anticipe l'un ; « *Je te préviens, il n'y a jamais d'histoire* », avertit l'autre ; « *Ça oblige à se laisser porter* », annonce un dernier. Et, comme toujours chez François Tanguy, sa nouvelle création sera un peu tout cela à la fois. Son titre aussi énigmatique que sublime, l'artiste est allé le dénicher dans l'une de ses expériences récentes. « *Au fil de la tournée d'[Item](#) [son précédent spectacle, NDLR], fragmentée pour causes de circonstances, le spectacle s'est posé à Montpellier, raconte Jean-Pierre Thibaudat dans le texte de présentation qu'il a composé pour le Festival d'Automne à Paris où le metteur en scène est invité pour la douzième fois. En marge des représentations, François Tanguy et son équipe ont animé un atelier au Théâtre des treize vents. Ils ont tendu des draps entre quatre arbres et le vent s'est levé, le vent d'autan, bousculant tout. Et c'est dans son souffle puissant et ses bourrasques que s'est bientôt levé le titre du spectacle Par autan. Restait à inventer, articuler, fabriquer le futur spectacle dont n'existait alors rien d'autre que le titre.* »

Rien d'autre, ou presque, tant **le fécond capharnaüm de bois, de châssis, de toiles et de cloisons amovibles présent sur le plateau ressemble à s'y méprendre à celui d'[Item](#), dont François Tanguy a voulu, semble-t-il, poursuivre le collage en forme de voyage.** Dans les rideaux blancs solidement arrimés à l'avant-scène, le vent ne tarde pas à souffler, et à charrier

avec lui son lot de fragments textuels, comme autant de signaux qui permettent à tout un chacun de se frayer son propre chemin. Pêle-mêle, on croit reconnaître Shakespeare (*Hamlet, Le Roi Lear, Richard III*) et Kafka (*Journal*), Tchekhov (*La Noce, La Mouette*) et Kleist (*Le Prince de Hombourg, La Cruche cassée*), Kierkegaard (*Crainte et tremblement*) et Dostoïevski (*Les Frères Karamazov*), et surtout Robert Walser qui, au gré d'extraits des *Rédactions de Fritz Kocher*, de *La Sonate*, de *Kleist à Thoun* et de *Tableau vivant*, ouvre, clôt et rythme cette épopée avec son lyrisme échevelé. **S'il est sans doute plus difficile de pénétrer dans ce *Par autan* que dans d'autres spectacles de François Tanguy, la magie ne peine malgré tout pas à opérer, et sa savante mécanique, moins désordonnée que ne le laissent croire les apparences, à produire ses troublants effets.**

Dans cette scénographie qui ne cesse de s'ouvrir et de multiplier les plans, comme si l'art dramatique et le vent parvenaient à repousser progressivement les limites d'un espace mental trop encombré, les comédiennes et comédiens ont l'aura magnétique de créatures sorties du fond des âges et des livres. Fidèles du Théâtre du Radeau (**Laurence Chable, Martine Dupé, Frode Bjørnstad, Erik Gerken, Vincent Joly**) ou nouveaux venus (**Anaïs Muller** et le musicien **Samuel Boré**), tantôt chevalier, grande bourgeoise ou mariée au gré des beaux costumes d'**Odile Crétault**, ils alimentent une étrangeté calculée et alternent sans mal les pitreries et les morceaux de bravoure, les partitions en solo ou à plusieurs, jusqu'à ouvrir un univers parallèle en dehors, et à rebours, du temps présent. Au rythme de Beethoven, Brahms, Mahler, Rachmaninoff, Scarlatti ou encore Schumann, ils réussissent à donner naissance à un mouvement qui, au-delà de l'intellect, parle, sans que l'on comprenne vraiment comment, à l'âme de ceux qui les écoutent. Et c'est là que réside tout le génie de François Tanguy qui, à la manière d'un orfèvre, réusi , à l'aide de bijoux parfois oubliés, à donner naissance à une nouvelle « *parure éblouissante* ».

Par autan de François Tanguy : une magnifique invitation à la rêverie et la divagation poétique

Manuel Piolat Soleymat

la terrasse

23 novembre 2022

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Dix-neuvième création du Théâtre du Radeau et de son metteur en scène François Tanguy, *Par Autan* continue de creuser le sillon d'un art libre, lyrique, kaléidoscopique. Un art qui, en dehors des cadres de la narration, est une magnifique invitation à la rêverie et la divagation poétique.

L'autan est un vent du Sud. Un vent violent, impétueux, sec et chaud, annonciateur de pluies, d'orages, de bouleversements climatiques. Ce vent donne son titre à la nouvelle création du Théâtre du Radeau, compagnie installée au Mans qui élabore, depuis le début des années 1980, des spectacles d'une rare force poétique. Il ne faut pas chercher à expliquer, analyser ou élucider les mystères qui font la singularité de ces œuvres composites, manières de patchworks entremêlant théâtre, littérature et musique. Car ces pièces qui ont tout du baroque (l'humour en plus, la pompe en moins) valent autant pour ce qu'elles ne racontent pas, ce qu'elles contournent et occultent, que pour ce qu'elles laissent deviner : perspectives envoûtantes qui engendrent des déambulations intérieures propres à chacune et chacun. Assister à l'une de ces représentations à la fois simples et complexes, recherchées et artisanales, c'est accepter de lâcher prise, de prendre le large, de quitter les terres de la pensée rationnelle pour rejoindre celles, aventureuses, de la sensation, de l'émotion, de la contingence.

Une succession de tableaux vivants

Des rideaux, des panneaux de bois, des châssis, des tables, des planches, toutes sortes d'objets et de meubles habitent le plateau. Ces éléments de bric-à-brac sont déplacés, suivant les tableaux vivants qui se succèdent, par des femmes et des hommes affublés de perruques, de fausses barbes, d'accoutrements de tous genres. Ici, nul personnage, nulle construction psychologique, mais des motifs et des figures qui surgissent, qui chantent ou jouent du piano, disent des fragments de textes en français ou en langues étrangères. Ces êtres extravagants passent et repassent devant nous. Ils trébuchent, se rattrapent, font groupe, donnent corps à une farandole de situations déséquilibrées, toujours inattendues. Comme toutes les créations de François Tanguy, *Par Autan* ne nous raconte pas d'histoire. Elle fait naître un monde. Un monde pictural dont la profondeur énigmatique puise, notamment, dans la beauté des œuvres de Robert Walser, Gustav Mahler, Anton Tchekhov, Sergueï Rachmaninov, Søren Kierkegaard, Felix Mendelssohn, Heinrich von Kleist, Ludwig van Beethoven ou William Shakespeare.



Par autan, mise en scène et scénographie de François Tanguy, au Festival TNB du Théâtre National de Bretagne à Rennes, avant le Festival d'Automne à Paris, au T2G à Gennevilliers

Par autan, mise en scène et scénographie de **François Tanguy**. Son **Eric Goudard**, **François Tanguy**, lumières **François Fauvel**, **Typhaine Steiner**, **François Tanguy**, costumes **Odile Crétault**, construction **François Fauvel**, **Erik Gerken**, **Jean Guillet**, **Jimmy Péchard**, **Paul-Emile Perreau**. Avec **Frode Bjornstad**, **Samuel Boré**, **Laurence Chable**, **Martine Dupé**, **Erik Gerken**, **Vincent Joly**, **Anaïs Muller**. Du 23 au 26 novembre 2022, salle Gabily, hors-les-murs, dans le cadre du **Festival TNB** du **Théâtre National de Bretagne** à **Rennes**.

« Le murmure du vent s'approchait rapide. En première ligne, on pouvait distinguer une sorte de plainte assoupie et très loin, à l'arrière, l'accroissement d'une clameur multiple qui s'avancait en s'étalant. On y distinguait comme des roulements d'une multitude de tambours, une note impétueuse et mauvaise, et le chant d'une foule en marche. (Joseph Conrad, *Typhon*).

Les souffles d'air, l'évocation du vent fantasque traduisent les mouvements de l'atmosphère et de la respiration, de l'air et de la vie, le vent et le souffle vital. Phénomène craint, le vent apporte le dérèglement du « temps » et la tempête; il chasse et apporte les nuages, offre la pluie et le soleil. Ouragans et tempêtes, accélérations, déviations et tourbillons sur les vents contraires, tel le vent d'autan, orageux et impétueux, soufflant du large, sud, sud-ouest, sur le littoral sud de la France.

La face terrible du vent existe, symbole associé à la violence des hommes, tempête de mer ou de terre, de jour ou de nuit, inspirant la poésie romantique où le vent souvent ravage les étendues et fait renaître à la fois la nature et l'âme. Shelley y voit l'« enchanteur des spectres, l'« esprit sauvage », l'« âme farouche ». Il est évoqué Robert Walser, avec *Kleist à Thoun* - (*Histoires*) : « La campagne paraît vouloir se cacher au mauvais temps, vouloir se dégonfler. Le lac est dur et sombre, et les vagues parlent méchamment. Comme pressé d'annoncer un malheur, un vent de tempête fait irruption et ne trouve plus la sortie. Il se cogne d'un flanc de montagne à l'autre. »

Du phénomène météorologique au souffle vital, du physique au méta-physique, le vent, invisible et présent, semble une des réalités culturelles les plus riches, aussi mobile et changeante que la vie.

Il n'en fallait pas davantage pour l'inspiration de *Par autan*, le dernier spectacle de François Tanguy et du Théâtre du Radeau, cérémonial convivial - rituel ou messe scénique -, installé dans un appentis de jardin, hangar, débarras, où seraient remisés du bois, de vieilles tables, des bancs, un fouillis de cadres, de planches de menuiserie oubliées : une invitation

onirique au voyage. On entend souffler le vent depuis l'extérieur sur la scène, air qui soulève les rideaux et les robes.

En suivant les stations d'un chemin de croix laïque et inventif à parcourir tant bien que mal, là où « on »- les interprètes accompagnés du regard intrigué des spectateurs - pourrait se frayer un passage et franchir les obstacles, entre petits rideaux clairs coulissants et autres tentures libres.

Des châssis de bois sont transportés en équilibre fragile, portes et parois transbahutées à l'horizontale, à mains nues, par les acteurs, s'entraïdant les uns les autres - sujets débraillés de fresques et portraits en pied descendus de leur tableau. Ce sont des présences existentielles d'un autre temps et universelles en même temps, fugitives et récurrentes, issues de la littérature et la poésie, en un ballet chorégraphié de gestes, postures et remuements dans un décor mouvant.

Et avant que le vent ne se lève et ne fasse tout trembler - sons et vibrations -, le public entend les bruits apaisants de la Nature, les chants des oiseaux dans les sous-bois - expressions de gaieté.

La musique tient lieu sur scène de premier souffle et de nécessité vitale - Beethoven, Brahms, Bach, Dvorak, Grieg, Mahler, Rachmaninov...-, de même, l'énergie salutaire de fragments de poèmes, de souvenirs littéraires et de bribes de théâtre, relevant de la mémoire et de l'imaginaire par les grands artisans du verbe: Walser, Kafka, Shakespeare, Tchekhov, Dostoïevski, Kleist...

Chapeaux noirs pour les hommes façon fin XIX è, fausses barbes et moustaches, mais aussi romantisme des lourds manteaux russes de fourrure ; étoffes colorées pour les femmes, robes longues et déguisements de bric et de broc: un paysage onirique entre souvenirs et songes.

Surgit la figure de la mariée dans sa robe et sa voilette blanches (extrait de *La Noce* de Tchekhov) - le vent s'en donne à cœur joie pour les faire s'envoler. Une rixe sourd entre deux invités autour du débat sur le nouvel éclairage électrique, tandis qu'un autre ne cesse de demander à son interlocuteur s'il y a en Grèce des morilles ou tel autre animal exotique. La même jeune fille - Anaïs Muller - interprète ailleurs le monologue de Nina, écrit de Treplev pour celle qu'il aime, *La Mouette*.

Ou bien, un extrait encore *Poésie* de T.S. Eliot : « Sur le bord du Léman je m'assis et pleurai... *Sweet Thames, run softly till I end my song Run softly*, je ne parle pas fort, ni pour longtemps. Mais j'entends derrière moi dans une rafale glacée Grelotter des cliquetis et des rires décharnés. »

Chants et déclamations en langues diverses, pianiste à son instrument, dans le chaos d'un méli-mélo improbable, bric-à-brac et fouillis indescritibles, la vie va à travers le temps qui passe - souffle de vent et brise d'espérance. Et se font entendre des bribes de théâtre mémorable : « Non, non, mon rêve s'est poursuivi au-delà de la vie. Oh, c'est alors que

s'éleva la tempête dans mon âme. Il me sembla franchir le flot mélancolique en compagnie de ce sombre passeur dont parlent les poètes, pour entrer au royaume de perpétuelle nuit. » (Shakespeare, *Richard III*)

Les acteurs s'affairent à leur tâche scénique, marchent sur une table après l'avoir recouverte d'une nappe blanche, y installent des chaises en formica renversées, sautent les gués et les obstacles entre les bancs. Ils disparaissent, à cour et à jardin, et à l'horizon d'une suite de pièces comme encastrées jusqu'au mur de lointain, et réapparaissent accoutrés différemment, baroques, décalés.

Peut-être sont-ils les anges de *La Sonate* de Walser, encore : « Les anges ne connaissent pas l'espoir. Un ange espère-t-il ? Non les anges sont au-dessus de tous les espoirs, de tous... »

Une aventure à la fois fantasmagorique et poétique, musicale et verbale, littéraire et théâtrale.

Spectacle vu le 26 novembre 2022, salle Gabily, hors-les-murs, dans le cadre du **Festival TNB** du **Théâtre National de Bretagne** à **Rennes**. Du 8 au 17 décembre dans le cadre du **Festival d'automne à Paris au T2G - Théâtre de Gennevilliers - Centre dramatique national**. Du 6 au 14 janvier 2023 au **Théâtre National de Strasbourg**. Les 25 et 26 janvier 2023 à **L'Archipel - Scène nationale de Perpignan**. Les 2 et 3 février 2023 à la **Comédie de Caen - CDN**. Les 8 et 9 mars 2023 au **Centre dramatique national de Besançon**.

Mouvement infini



@Jean-Pierre Estournet

Convoquant les œuvres de Walser, Kafka, Tchekhov, T.S. Eliot... *Par autan*, dernière création de François Tanguy, entraîne le spectateur dans une fantasmagorie enjouée.

Il est question d'une princesse de sang royal tenue prisonnière, d'un lion attaché à une chaîne, d'une épée qui soupire... À moins que la princesse ne soit une cantatrice d'opéra en train de s'exercer dans son appartement. Son chant « fait s'ouvrir d'un coup les deux battants de la fenêtre et livre à l'air un bel escalier à descendre ». Il est aussi question du particulier et du général. De nymphes « qui s'en sont allées ». Mais aussi de « rafales glacées dans lesquelles quelqu'un entend « grelotter des cliquetis et des rires décharnés ».

Par autan, nouvelle création de François Tanguy, est une de ces œuvres rares où le spectateur est mis en contact avec une pluralité de mondes qui communiquent les uns avec les autres par le biais de passerelles plus ou moins secrètes, dont le banc étroit disposé à l'avant-scène constitue un exemple typique.

Personne, peut-être, ne demande tant au théâtre que François Tanguy. Et personne n'en obtient de tels résultats, par la grâce de mécanismes subtils minutieusement organisés où scénographie, acteurs, textes et musiques s'articulent en une suite de tableaux comme suspendus dans une temporalité parallèle.

En témoigne la description fantasque, tirée d'un texte de Robert Walser, en ouverture du spectacle, énoncée d'une voix égale dont la respiration équilibrée libère la charge fabuleuse des mots de l'écrivain. L'effet est d'autant plus efficace que Laurence Chable, la comédienne qui prononce ces mots n'apparaît pas. Cela ne veut pas dire que la scène est vide, loin de là. Il y a notamment une table sur laquelle est posée une autre table, des chaises en formica, quelques bancs alignés bout à bout, des panneaux savamment enchevêtrés, des rideaux repliés sur leurs tringles, des

tentures et même un tableau accroché à une cloison derrière la table. Soit un dispositif ingénieux destiné à montrer autant qu'à dissimuler.

L'irruption d'un gaillard portant un immense panneau tendu d'une toile opaque qui laisse seulement deviner sa silhouette, confirme ce flottement volontaire entre différents degrés de perception. L'homme marche d'un bon pas en équilibre sur le banc suivi par trois autres personnages. Plus tard, sur ce même banc, cette fois en position inclinée, une dame en costume ancien, un tableau sous le bras, affrontera parapluie en main une bourrasque sévère. Une autre suit, une liasse de feuilles à la main, qui ne manqueront pas de s'envoler. À un autre moment, c'est un soldat en cotte de mailles tirant une énorme épée. Disparu à l'autre bout, on entend un cri et la chute d'un cadavre tandis que de nouveau à vue le soldat essuie la lame. La scène se reproduira avec quelques variantes. L'épée n'avait-elle pas déjà été annoncée par la série des parapluies ?

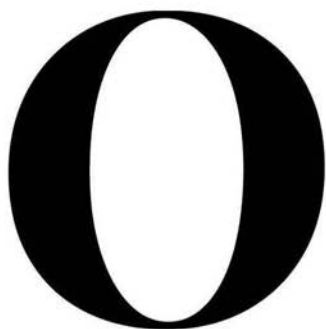
Le spectacle fonctionne ainsi par échos, frottements, affinités, déformations. Debout sur la table, un homme coiffé d'un chapeau énonce un passage de *Crainte et tremblement* de Kierkegaard. À la dialectique du philosophe sur le particulier et le général à propos d'Abraham et du sacrifice d'Isaac, répondent les mots de Kafka sur « le va-et-vient entre le général et le particulier ». Quand, plus tard, il est question d'un général, qu'on habille d'un long manteau rouge rehaussé par des épaulettes, on mesure l'humour correspondant aux glissements de sens d'une logique de rêve. Il s'agit en fait d'un personnage de *La Noce* de Tchekhov. Plutôt ridicule, il a quelque chose d'un clown. Mais ce qui est extraordinaire dans ce spectacle très riche et finement construit, c'est l'attention accordée aux pouvoirs quasi alchimiques du verbe. Sitôt énoncé, chaque mot donne littéralement vie à des images, dont certaines prennent corps sous nos yeux. Une illustration peu commune des capacités du langage à faire exister des images qui renvoient elles-mêmes à d'autres images dans un mouvement infini.

CULTURE & SAVOIRS



Un vent de folie souffle sur le Radeau

SCÈNE Par Autan,
la création du Théâtre
du Radeau, est une
épopée, un voyage
en terres poétiques
à la scénographie et la
musicalité envoûtantes.



n dit du vent d'autan
qu'il fait danser les fous.
Fous nous sommes, fous
nous mourrons. Plier,
ne pas plier, rester de-
bout, face aux intem-
péries du monde, aux
catastrophes d'une hu-
manité au bord du fra-
cas. Tant pis si on nous
traite de fous. La folie

est là, sur le plateau. Enchevêtrement de panneaux, de
châssis vides, des tables disposées dans le plus grand dé-
sordre apparent. Au mur des tableaux, quelques animaux
empaillés. Derrière une alcôve, on aperçoit un piano, peut-
être des bougeoirs, un canapé. Que se trame-t-il dans les
secrets d'alcôve ? À cour, à jardin, des voilages, soulevés
par ce fichu vent d'autan qui ne cesse de souffler, violem-
ment, méchamment, rythmant les allées et venues de per-
sonnages fantômes et pourtant bien réels. Qui sont-ils ? Au
fond, peu importe qui ils sont. Ils sont les passants qu'on
croise dans les rues de la ville, des gens qu'on remarque à
peine, ils sont eux, ils sont nous. Que font-ils ? Ils vivent,
respirent, chantent, convoquent les poètes. Ils nous parlent
d'un temps infini où hier et aujourd'hui se croisent dans
un entrelacs de mots saisis dans leur envol vertigineux.

Le Théâtre du Radeau est un théâtre poétique, facé-
tieux, un théâtre qui pétillait d'inventivité, utilisant tous
les outils de cet art à portée de main pour ce qu'ils sont
et non pour ce qu'on aimerait qu'ils soient. Décors, lu-
mières, musiques, costumes prennent vie, incarnant un
geste théâtral où chacun peut faire son chemin, se perdre
et se retrouver. Face au naufrage du monde, une femme
avec ombrelle tient, serré contre son corps, un tableau.
Elle avance, dans le vent qui manque de la renverser. Elle
est plus qu'une femme pliée sous l'effort, elle est l'histoire
de tous ceux qui traversent des océans, emportant avec
eux ce qui peut être sauvé. Dans cette mécanique théâ-
trale, c'est la vie qui s'invite. Celle que l'on croyait en-
fouie à jamais au fond de nos mémoires et d'où jaillissent
des bouquets de textes en fragments, des notes de mu-
sique lointaines et égarées qui refont surface, dans une
joie soudaine, inattendue.

PAS DE FIL NARRATIF, PAS D'HISTOIRE

AVEC UN DÉBUT, UN MILIEU ET UNE FIN

On ne peut résumer, raconter un spectacle du Radeau.
Pas de fil narratif habituel, pas d'histoire avec un début,
un milieu et une fin. François Tanguy, à la barre de ce frêle
esquif qui défie la houle, ne se contente pas de mettre en
scène : il met en mots, en corps et en musique tous les arts,
sans hiérarchie. Tel un peintre devant son chevalet, tra-
vaillant sur le motif, il saisit la lumière, les clairs-obscurs,
remplit sa toile blanche à coups d'aplats de couleur qu'il va
se dépêcher d'éclairer de nuances, déclinant soudain nos
tourments et nos joies intérieures. Chef d'orchestre, chef de
chœur, sa partition est un voyage qui convoque Brahms,

**François Tanguy
remplit sa toile
blanche à coups
d'aplats de
couleur, déclinant
nos tourments
et nos joies
intérieures.**

Bach, Dvorak, Mahler,
Mendelssohn, Schumann
ou encore Sviridov. Des
airs lointains qui nous sont
pourtant si familiers, des
airs mélancoliques où les
touches blanches et noires
du piano laissent en sus-
pens chaque note. On re-
tient son souffle, on ferme
les yeux, on se laisse porter
par la mélodie. On réap-
prend à regarder et écou-

ter le monde, loin du bruit et de l'agitation restés dehors.
C'est un sentiment d'apaisement infini qui nous envahit
et nous réconcilie avec la vie.

Pas besoin de connaître la partition, ni Tchékhov, ni
Dostoïevski, ni Shakespeare, ni Walser, ni Kafka, ni
Gongora... Non, nul besoin tant *Par Autan* s'adresse au
cœur. Chacun emprunte la voie qui lui convient. Le théâtre
de François Tanguy est un théâtre où le chemin n'est pas
tracé, où il se fait en avançant, en titubant.

Quant aux acteurs, qu'ils soient de vieux compagnons
de route ou des nouveaux venus, on aime les voir tra-
verser de part en part le plateau, disparaître comme ils
sont apparus, comme par magie, se faire une place sur
un banc, se parer de leurs plus beaux atours pour jouer
un Prince de Hombourg venu du fond des âges ou une
mariée échappée d'une noce tchékhovienne.

Ils portent haut et beau chaque texte, chaque phrase,
chaque mot de leur partition. Parfois, ils jouent le si-
lence, semblent attendre, on ne sait trop quoi, dans un
recueillement païen. Alors on rit, on pleure, on ne sait
plus très bien pourquoi ni comment. Elle est là la magie,
la singularité du Théâtre du Radeau. Dans cette invita-
tion au voyage, à partager un bout de chemin ensemble,
à traverser une folle épopée où la poésie n'est pas un
supplément d'âme. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Au Théâtre de Gennevilliers/ Festival d'automne
du 8 au 17 décembre. Au Théâtre national de Strasbourg
du 6 au 14 janvier. À l'Archipel, Perpignan, les 25 et 26 janvier.
À la Comédie de Caen les 2 et 3 février. Au CDN de Besançon
les 8 et 9 mars.

« Par autan », les fantômes du temps de François Tanguy

Fabienne Darge

La Monde

12 janvier 2023

Le Monde

L'ultime création du metteur en scène, mort en décembre, est comme une quintessence de son art unique et poétique.



« Par autan », par le Théâtre du Radeau, pièce mise en scène par François Tanguy, au Théâtre des 13 vents, à Montpellier, le 16 mai 2022. JEAN-PIERRE ESTOURNET

Est-il besoin de dire quelle émotion particulière on éprouve à voir ce *Par Autan*, dernière – dans tous les sens du terme – création de François Tanguy ? Le metteur en scène, inventeur d'une œuvre théâtrale d'une poésie folle, à nulle autre pareille, est mort soudainement, le 7 décembre 2022, à 64 ans. *Par Autan* est donc le dernier spectacle que l'on verra de lui, créé comme toujours avec son Théâtre du Radeau, ancré dans une ancienne fonderie du Mans depuis le milieu des années 1980.

Et ce spectacle est comme un grand rêve de théâtre, une quintessence de l'art de François Tanguy, chez qui la dramaturgie classique, avec ses dialogues et ses personnages, n'a pas cours. C'est un art d'apparition et de disparition, de convocation des fantômes, de ravaudage, de reprisage et de collage des oripeaux du théâtre, de la littérature et de la musique, dans lesquels le metteur en scène ne cessait de s'immerger.

Ils sont nombreux, les fantômes qui hantent cet ultime tour de piste du montreur de sortilèges, dernier opus qui emprunte son titre au vent d'autan, un vent d'orage qui souffle du sud et dont on dit qu'il peut rendre fou. Il souffle en tout cas comme un fou sur le décor qui, comme toujours avec le Théâtre du Radeau, est fait de bric et de broc, avec des meubles de récup, des draps blancs en guise de rideaux qui coulissent, et des panneaux de Plexiglas qui glissent, recomposant un espace mouvant, des perspectives toujours différentes.

Chaos sans cesse réagencé

Ces fantômes sont d'abord ceux de l'écrivain suisse Robert Walser (avec des textes divers extraits de *Rédactions de Fritz Kocher*, de *La Sonate*, de Kleist à *Thoune* et de *Tableau vivant*) et d'Anton Tchekhov avec sa pièce *La Noce*, qui forment le corpus principal qui structure tout le spectacle. Mais il y en a bien d'autres, qui traversent ce paysage en forme de chaos sans cesse réagencé : Shakespeare avec *Hamlet*, *Le Roi Lear* ou *Richard III*, Heinrich von Kleist, Kafka et son *Journal*, Kierkegaard, Dostoïevski et ses *Frères Karamazov*...

Passent dans ce *Par Autan* des chevaliers, des hallebardiers, des héros fatigués, des cantatrices et des actrices en robe de velours rouge ou en tenue de mariée, tout un bric-à-brac du théâtre sur lequel s'est déposé le voile du temps. Incarnation par excellence du héros romantique depuis que Gérard Philipe l'a fait entrer dans la légende, le Prince de Hombourg fait une apparition qui déclenche des éclats de rire, car le prince est sérieusement décati. Robert Walser écrit : « *Il me semble voir devant moi le Prince de Hombourg. On l'a fourré dans un costume de son époque et il n'est pas peu fier à présent des couleurs qu'il porte, assez à l'aise, dirait-on, dans le genre m'as-tu-vu.* »

Ce fumet d'apocalypse s'accompagne d'un sens de l'absurde plus marqué qu'auparavant

« C'est tout un théâtre d'ombres qu'a animé François Tanguy, accompagné par des musiques de Beethoven, Schumann, Brahms, Rachmaninov, Mendelssohn, Dvorak ou Scarlatti. Les ombres d'une culture qui fut la nôtre, sans doute, peut-être en train de devenir fantomatique, de se dissoudre dans l'acide de temps nouveaux. Il y a dans *Par autan* un entêtant parfum de fin du monde, que confirme aussi ce célèbre passage de *La Mouette*, de Tchekhov, en forme de poème dramatique évoquant la disparition de plantes, d'animaux et de ce qui fait une bonne partie de notre monde vivant. »

« Mais ce fumet d'apocalypse s'accompagne d'un sens de l'absurde plus marqué qu'auparavant, et d'un humour qui n'était pas toujours au rendez-vous dans toutes les créations de François Tanguy. Et si les figures de cet étrange théâtre s'animent, c'est grâce à des acteurs dépositaires d'un jeu bien particulier, lui aussi porté par une sorte de poésie du bancal. Que ces acteurs soient des fidèles du Théâtre du Radeau (Laurence Chable, cofondatrice de l'aventure, Martine Dupé, Frode Bjornstad, Erik Gerken, Vincent Joly) ou des nouveaux venus (Anaïs Muller et le musicien Samuel Boré), ils excellent dans cette forme de présence/absence propre à l'art de François Tanguy. »

« Après la mort de son fondateur, le Radeau va, pendant un certain nombre de mois, tourner non seulement *Par autan* mais aussi *Item*, sa création précédente. Et faire ainsi découvrir, pour un moment encore, à de nouveaux spectateurs, l'art si singulier et précieux de François Tanguy. Que vogue le radeau, malgré les vents mauvais de l'histoire. »

La table est mise. Elle est de mise, dressée d'une nappe blanche, surmontée d'une hermine nous fixant de son regard. Avec le recul infini que lui offre son monde d'immobilité l'animal nous dévisage comme personne ne s'autorise plus à le faire, empreint d'une lucidité à laquelle on ne peut que s'abandonner.

Ce qui nous regarde est impénétrable. C'est un dos tourné sur sa chaise, c'est la réverbération mordorée d'une lumière grise, c'est, éloignée, à travers les parois et les rideaux, la voix assourdie et grave d'une actrice égrenant les mots de Robert Walser. Nous tirant l'oreille, nous tirant l'âme hors du fourreau où elle sommeille, nous parle-t-elle depuis cet ailleurs lointain ou de cet autre temps, passé, à venir ? En quel temps sommes-nous ? interroge-t-elle avec le poète. Il fut un temps où le théâtre n'était pas un vain mot, où les formes se soulevaient comme un seul homme. Ce temps est encore celui, inexpugnable, du Théâtre du Radeau. Comme dans les contes, il était une foi qui d'emblée fait table rase des attendus narratifs, fait de la monstration une révélation. Car ce théâtre est matérialiste, est un insurgé de la matière. Il ne se fait pas d'illusions, il gravit ses montagnes littéraires avec l'allant débonnaire du randonneur alpestre.

Par autan peint l'invisible part de la matière et des corps. Celle qui nous anime. Si les scénographies de François Tanguy sont reconnaissables par l'accumulation de panneaux ouvrant sans cesse de nouvelles perspectives, formant de nouveaux paysages plastiques, Par autan s'en détache nettement par ses enfilades de rideaux et voilages. Autant de toiles affranchies de leur châssis, que l'on dirait parties en goguettes. Comme si d'atelier il fallait désormais peindre en plein air, au grand air. Sur le motif. Que la toile flotte, libre, et révèle les forces qui nous démontent ! Par autan affirme ce geste, résolument et divinement pittoresque, qui traverse d'un jet le plateau comme le pinceau brosse dans un accès de furie la toile. Ce souffle sur la scène, ce vent d'autan fuyant de cour à jardin, retournant les ombrelles, déséquilibrant les belles dames, menaçant d'arracher un tableau à une main ou les rideaux à leur fil, malmenant ce monde comme une charrette pleine de paille tirée par des boeufs sur un chemin de terre, balayant tout sur son passage, tordant les corps, brisant les postures, redessinant les silhouettes, ce souffle est à la scène ce que la touche, le coup de pinceau est à la peinture. Rendant visible dans un même élan le geste créateur et sa création, Par autan capture de façon inouïe le déploiement des corps dans leur saisissement par le pinceau de la mise en scène.

C'est encore un souffle au cœur. C'est l'animation de l'inanimé. C'est un soulèvement. De cette force invisible ne sont perceptibles que les effets. Seuls les faits et les gestes témoignent.

Les acteurs cheminant, chevauchant, des textes nerveux de Walser, Kafka, Kierkegaard, Kleist, Tchekhov, Shakespeare, Dostoïevski, sont eux-mêmes sur une ligne de crête, les corps ballotés par des vents contraires, miraculeux d'équilibre entre gravité et burlesque. Cette pièce, la dernière mise en scène par François Tanguy, brille de la facétie poétique d'un Max Jacob, voire celle des Marx Brothers. Dans cet art de l'ironie existentielle où le retrait est le rehaut du jeu (je), les acteurs sont pareils à de vibrants mats portant haut leurs figures littéraires, comme des voiles au vent. Ils les tiennent en respect, ces personnages pareils à des oriflammes faisant signe dans la tempête. Jamais ils ne se perdent de vue.

Leurs gestes, leurs moulinets, leurs gonflements, comme ces mots, prenant acte, qui dépassent la pensée, la défont.

Les philosophes en herbe sont des herbes folles, la controverse entre individu et général tournant à l'avantage de l'introuvable Général en retraite de La Noce de Tchekhov, enfin retrouvé, finalement éconduit sur un dernier malentendu. La toile des mots est un étendard sans cesse repris, ravaudé par le piquant des situations. Une longue botte en érection, telle une noire aiguille, coud la disparité du monde avant qu'il ne se défasse complètement. La jouissance de Par autan est de chaque instant comme si l'absurdité qui la transporte était cet autre vent fou qui soulève sans qu'ils s'en aperçoivent les êtres de parole. Le surréalisme qui s'invente ici sous nos yeux n'est pas un voile venant couvrir les ébats, mais un en-deçà jusque-là esquivé qui viendrait sans crier gare percer littéralement les actes au grand jour. Le prince de Hombourg, orné de sa queue-de-pie dorée, chaussé de ses immenses bottes, est un crustacé à l'émouvante mélancolie de nature morte, la sublime mariée, allongée sur la table, se révèle chair à pâté que l'on se promet de partager. Ce vent fou qui éventre les circonstances est semblable aux mots des poètes qui sans cesse défont le sens pour en montrer un envers ou un ailleurs. Ainsi de Shakespeare, et de ses soldats pour un meurtre commandités, ceints de tuniques de la même étoffe que celle qui berce nos rêves, toile rayée de matelas, trainant leurs épées comme un soupir dans une nuit d'insomnie. Il n'y a réel que mâtiné de la langueur du rêve.

Cette noce échevelée, cet éternel banquet des formes dévorées, ce charivari poétique, scandés par les notes d'un piano au plateau, nous enlacent et nous étreignent au-delà de leurs bouleversantes caresses.

Y pointe le baiser d'une mordante bonté. Dans l'apaisement qui clôt la tempête, trois femmes sont assises autour d'une table dans un clair-obscur qui semble avoir été peint par Rembrandt. Avec la lucidité implacable de Dostoïevski puis celle, énigmatique et rêveuse, de Walser, Par autan nous parle et nous regarde à travers un dernier rideau blanc avec l'aplomb de l'existence. C'est une parure de l'être sans pareil.